

XYZ. La revue de la nouvelle



Une mort idiote

François Jobin

Numéro 131, automne 2017

YOLO (*You Only Live Once*) : hardis, téméraires, écervelés, aventureux, fonceurs, délurés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jobin, F. (2017). Une mort idiote. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 7–13.

Une mort idiote

François Jobin

LORSQUE FÉLICIEN DROUIN-GRENIER pénétra chez Memoria sur le boulevard Saint-Laurent, il constata qu'il connaissait à peu près toutes les personnes présentes. La plupart des professeurs d'histoire de l'art se trouvaient là, de même que la majorité des étudiants du département. C'est que Charles Rinfret était un homme charmant, voyez-vous, et que sa disparition dans la jeune cinquantaine avait surpris tout le monde.

Charles Rinfret était aimé de tous, ce qui dans le milieu universitaire constitue une singularité, voire une anomalie. C'était un être affable qui vous donnait l'impression que vous étiez la personne la plus importante sur terre; un type attentionné qui vous envoyait un courriel le jour de votre fête ou une carte de vœux à Noël. Les esprits chagrins auraient pu affirmer qu'il n'avait aucun mérite puisque Facebook lui rappelait quotidiennement l'anniversaire de ses amis. Mais Charles avait adopté cette habitude bien avant l'apparition des réseaux sociaux. Chaque 31 décembre, il transcrivait dans un agenda papier les dates d'anniversaire de ceux qu'il côtoyait fréquemment, ce qui représentait un nombre assez considérable de personnes.

À l'université, il était la coqueluche des étudiants autant que des étudiantes avec lesquelles les mauvaises langues prétendaient que... enfin, ce n'étaient que des rumeurs, mais bon, comme on dit, il n'y a pas de fumée sans feu.

Il devait sa popularité — que plusieurs de ses collègues enviaient à s'en confesser — à sa capacité de s'intégrer à n'importe quel groupe. Il se traitait lui-même de caméléon, se comparant au personnage de Zelig de Woody Allen.

Très classe de manières au salon des professeurs, où l'on discutait de sujets éminemment élevés tout en dégustant des *single malt*, il n'hésitait pas à s'encanailler lorsqu'il accompagnait ses étudiants dans une brasserie, où il participait volontiers à leurs divertissements. Il détenait d'ailleurs le 7

record de vitesse de calage d'un verre de bière de huit onces : 2,5 secondes. Sa technique était spectaculaire. Il appuyait le verre contre ses lèvres et, au top, ouvrait la bouche tout en renversant la tête vers l'arrière, si bien que le liquide descendait vers son estomac par simple gravité, sans intervention des muscles du larynx. Il terminait généralement sa performance par un rot sonore qu'il qualifiait de prolétarien.

Félicien Drouin-Grenier présenta ses condoléances à la famille de Rinfret, qui se résumait à une sœur plus âgée et quelques vagues cousins que la disparition de leur parent ne semblait pas avoir beaucoup affectés ; il s'attarda devant l'urne contenant les cendres de son prof, médita quelques instants sur la fragilité des êtres, la cruauté de la vie et la justesse du dicton qui veut que ce soient toujours les meilleurs qui partent en premier, puis se dirigea vers un groupe de ses camarades, serrant au passage la main de quelques-uns de ses professeurs.

Un tumulte se produisit à la porte d'entrée qui attira son attention.

Une troupe insolite venait de faire son apparition dans la maison des morts ; tous mâles, les individus paraissaient trop âgés pour être des étudiants, mais n'affichaient pas non plus l'allure anticonformiste et un peu blasée qu'affectionnent les universitaires. Félicien pensa d'abord qu'il s'agissait de motards, mais s'ils arboraient une tenue assez négligée que certains auraient jugée inconvenante, voire sacrilège, dans un tel lieu, ils n'exhibaient sur leurs vêtements aucun écusson les associant à quelque organisation sulfureuse.

En revanche la plupart présentaient des anomalies physiques difficiles à ignorer.

Il y avait un grand type qui évoqua dans l'esprit de Félicien l'image d'un héron à cause des béquilles sur lesquelles il s'appuyait, un deuxième se déplaçait en fauteuil roulant, deux autres avaient un bras en écharpe, un cinquième portait une minerve qui lui maintenait la tête haute et lui interdisait de voir où il mettait les pieds ; le reste de la fournée — une

8 demi-douzaine de gaillards — accusait des signes moindres

de handicap, soit qu'ils boitassent, soit que leur visage offrît un assemblage de cicatrices dignes d'un film d'horreur de série B. Un voisin souffla à l'oreille de Félicien que le salon était envahi par des zombies.

Les nouveaux arrivants embrassèrent la sœur du défunt, serrèrent la main des cousins, puis se groupèrent autour de l'urne à côté de laquelle trônait la photo souriante du mort.

Un des éclopés, une sorte de géant un peu bancal qui marchait à l'aide d'une canne, s'approcha avec un cadre qu'il appuya sur l'urne.

Félicien, dont le totem scout avait été jadis Belette fouineuse, s'avança pour voir l'objet de plus près. Celui-ci — une photo aérienne — représentait cinq individus en chute libre qui formaient un cercle en se tenant par les mains. Bien qu'il fût le plus éloigné de l'appareil photo, Charles Rinfret, tout sourire, était facilement reconnaissable. L'image avait ceci de particulier que les sauteurs ne portaient pour tout vêtement qu'un caleçon et leur parachute.

— L'année dernière, à Saint-Jérôme. On voulait savoir quel effet ça faisait de sauter presque tout nu, expliqua le géant devant l'air interrogateur de Félicien.

— C'est Charles, ça ? s'enquit un des collègues du mort en pointant l'individu hilare qu'on voyait sur la photo

— Oui, Charles était notre président, répondit le géant.

— Ah bon ! fit le professeur qui s'apprêtait à demander de quoi Rinfret était président, mais le tintement d'une cloche l'empêcha de formuler sa question.

Le directeur du département d'histoire de l'art, un homme d'un raffinement exquis, prit la parole ; il expliqua qu'en conformité avec les vœux exprimés par le disparu, la cérémonie serait laïque, et il invita quelques-uns des proches de Charles Rinfret à prononcer une *laudatio funebris*. Quelques étudiants pouffèrent.

Les témoignages de collègues se succédèrent qui rappelèrent le parcours de Charles, signalèrent sa contribution exceptionnelle à leur discipline (il avait écrit une thèse sur l'utilisation de la terre de Sienne chez Cornelius Krieghoff) 9

et vantèrent sa grande compétence comme on le fait avec la plupart des défunts que leur passage dans l'au-delà pare de qualités qu'on ne leur soupçonnait pas de leur vivant.

Puis vint un étudiant qui, au nom de ses camarades, raconta quelques anecdotes savoureuses parmi lesquelles figurait l'histoire du verre de bière calé en 2,5 secondes et qui provoqua les applaudissements de ses pairs.

Le directeur-célébrant cita ensuite Cicéron — « La vie des morts est de survivre dans l'esprit des vivants » — et demanda si quelqu'un d'autre voulait prendre la parole. Tous les yeux se tournèrent alors vers les invalides qui eux-mêmes regardèrent leur compagnon paraplégique en fauteuil roulant. On poussa celui-ci lentement vers le podium sur lequel il ne pouvait évidemment pas monter. Le directeur en descendit et lui tendit le micro.

L'homme toussota.

Il n'avait pas l'air à son aise, peut-être à cause de son incapacité, de la gêne de prendre la parole en public ou de la tristesse des circonstances, qui sait.

Il sortit maladroitement un mouchoir de sa poche de poitrine et s'épongea le front. Puis, d'une sacoche pendue à son fauteuil, il tira une feuille de papier qu'il déplia non sans peine à cause de ses doigts tords et se mit à lire très lentement, comme un enfant qui apprend à déchiffrer ses premiers mots. La voix était gutturale et la prononciation, laborieuse :

— C'est aujourd'hui un jour triste. On se demande parfois si la vie ne se joue pas de nous. Charles Rinfret n'est plus. Je n'hésiterais pas à employer les termes « absurde » ou « stupide » pour qualifier le funeste événement qui a fauché le président le plus dynamique et le plus audacieux qu'ait connu notre groupe. Qu'il repose en paix.

Ses compagnons répondirent par un « amen » sourd pendant que l'infirme remettait micro et papier au directeur du département d'histoire de l'art quelque peu abasourdi par le laconisme du témoignage.

Il remercia néanmoins l'homme qui retournait à sa place
10 et entreprit de faire à son tour d'interminables adieux à son

cher et estimé collègue, s'emberlificotant dans une phrase de Chateaubriand qui disait que « la mort est belle, elle est notre amie ; néanmoins nous ne la reconnaissons pas parce qu'elle se présente à nous masquée et que son masque nous épouvante ». Prenant subitement conscience des craquements de chaises et des toussotements qui indiquaient une certaine impatience dans la salle, il conclut et invita tout le monde à bien vouloir descendre au sous-sol pour y poursuivre l'antique tradition des agapes funéraires durant lesquelles les anciens Grecs et après eux les Romains évoquaient le souvenir de leurs disparus.

— Poil au cul ! souffla un étudiant.

Dans la petite salle pompeusement nommée Mémoriel, il y avait contre un mur une longue table sur laquelle étaient alignés des plateaux de crudités et leur trempette, un assortiment de salades ainsi que des sandwiches coupés en triangle aux œufs, au poulet et au jambon.

Les étudiants, les profs et la famille étaient déjà assis lorsque la confrérie d'estropiés arriva. Ils se servirent au buffet, les moins amochés aidant les plus mal en point à remplir leur assiette. Quand tout le monde eut pris place, Félicien Belette fouineuse se présenta au paraplégique qui s'était installé avec un manchot, un borgne et le héron.

— Permettez que je m'assoie avec vous. Charles Rinfret était mon professeur. Je ne savais pas qu'il était aussi président d'un club de parachutistes.

Nakunbras, le manchot, sourit.

— Il ne l'est pas non plus.

— Ah non ? Je ne vous suis pas, répondit Félicien, étonné.

— Nous ne sommes pas un club de parachutistes. Notre groupe s'appelle Carpe Diem.

— *Quam minimum credula postero.* Aaaaah ! Horace, intervint le directeur du département, assis à la table voisine. Vous êtes sans doute une association de bons vivants, des gastronomes peut-être ?

— Pantoute, coupa Fauteuil roulant.

Le héron prit la parole.

— Nous sommes plutôt un groupe de, comment dire...

— De trompe-la-mort, interrompit Nakunœil.

— Ou de risque-tout, reprit Nakunbras.

Il expliqua que, voyez-vous, Carpe Diem réunissait des émules de George Plimpton, ce journaliste américain devenu par la suite auteur et acteur, et dont l'ambition consistait à tout essayer au moins une fois. C'est ainsi qu'il avait entre autres choses monté sur le ring avec Sugar Ray Robinson, joué au baseball avec les Lions de Detroit et au golf avec les champions de la PGA, et participé aux périodes d'entraînement de la Ligue nationale de football. Les adeptes de Carpe Diem poussaient toutefois la philosophie de Plimpton une coche plus loin : forts du constat qu'on n'a qu'une vie à vivre et que la tentation est grande de s'encrasser dans la routine, ils se laissaient séduire par des expériences inhabituelles, voire insolites, qui pouvaient même mettre leurs jours en danger, mais dont ils tiraient une immense satisfaction ne fût-ce qu'à cause du rush d'adrénaline que ces exploits provoquaient.

— Vous êtes donc partisans du YOLO, dit Félicien.

— Pas vraiment, répondit Nakunœil. *You only live once*, c'est puéril. Il s'agit le plus souvent de niaiseries que pratiquent des adolescents bourrés d'hormones : faire du ski sur le toit d'une maison, surfer en planche à roulettes sur une rampe d'escalier, s'asseoir sur un seau renversé sur une petite quantité d'explosifs, ou sauter par-dessus une voiture en marche, des actes qui semblent exiger du courage, mais qui en réalité relèvent de l'inconscience ou de l'absence de jugement. Carpe Diem réunit des gens sérieux. Nous voulons vivre des expériences inédites, parfois dangereuses, mais toujours excitantes et qui nous font grandir.

— Comme ? demanda Félicien.

Chacun y alla alors de son exemple : rouler à trois cent soixante kilomètres à l'heure en Formule 1, effectuer un circuit de la Coupe du monde en ski, plonger du haut d'une falaise au Mexique, laver des vitres au dernier étage du Burj

précipice en deltaplane, faire l'ascension d'un gratte-ciel à New York, manger tous ses repas pendant une semaine chez McDo, recueillir tout nu du miel dans une ruche, traverser une rivière en utilisant la structure sous le tablier d'un pont, gravir une montagne en motocross, circuler à pied dans la réserve africaine du Serengeti, soigner des lépreux, descendre une chute de quarante mètres en kayak, nager avec les requins dans les mers du Sud (c'est là que j'ai perdu mon bras, dit le manchot), franchir l'océan Atlantique en pédalo, passer une heure dans la centrifugeuse de la NASA, résumer *Finnegans Wake*, braquer un dépanneur, entarter un chef d'État, enjamber le muret de la fosse des gorilles au zoo.

Félicien songea en lui-même que, mis à part l'aspect économique des prouesses de Carpe Diem, il ne voyait pas de grande différence entre ces actions et celles qu'on reprochait aux adolescents et qu'on qualifiait de puérides. Il préféra garder cette réflexion pour lui.

— J'imagine que c'est en se livrant à un de ces exercices que Charles a trouvé la mort, dit-il.

— Pantoute, éructa Fauteuil roulant.

— Mais alors ? De quoi est-il décédé ?

— D'une stupidité, dit le héron. Il était assis dans la chaise du remonte-pente à Tremblant quand celle-ci s'est décrochée. Il a fait une chute d'une dizaine de pieds seulement, mais sa tête a heurté un caillou. Fracture du crâne, mort sur le coup. Chienne de vie.

— Amen, firent ses compagnons.